

REGULA CHRISTINA ZÜRCHER*

MASSACREUR ET PÈRE: UN PARADOXE APPARENT

« Le démoniaque, c'était qu'ils n'étaient pas démoniaques¹. » Cette phrase d'un survivant d'Auschwitz formule l'essentiel de ce qu'on a refusé longtemps de reconnaître. Très peu des SS qui assassinèrent près d'un million de personnes, en majorité des Juives et des Juifs², dans les camps d'extermination d'Auschwitz étaient des sadiques ou des forcenés morbides. Ils n'étaient pas par nature des brutes sans cœur, mais leur humanité se limitait à l'entourage le plus proche, la famille et le peuple allemand. Si l'on consulte la documentation sur Auschwitz pour y trouver des renseignements sur les conditions d'existence des SS, on découvre un quotidien tout imprégné de normalité, qui confirme l'image d'« hommes ordinaires ». Ce contraste est particulièrement frappant lorsqu'on décrit leur vie de famille, ce que tente de faire cet article. Je sais que les historiens mettaient en garde il y a quelques années encore contre une telle entreprise : se limiter au quotidien des exterminateurs était hors de question, de crainte qu'en passant de la perspective des victimes à celle des bourreaux on puisse perdre de vue l'essentiel, l'Holocauste³.

Il est évident qu'il ne s'agit pas de relativiser l'expérience des victimes ou de susciter l'empathie ou la compréhension pour les SS, mais, en m'appuyant sur la thèse de la « banalité du mal » de Hannah Arendt⁴, je souhaite mettre l'accent sur la dimension « normale » et ainsi en appeler au sens de la responsabilité. En faisant des bourreaux des monstres, des cas pathologiques refoulés en marge de la société, il est facile de nous distancier d'eux. Par contre, en incluant dans la description de l'extermination le quotidien et la vie privée, nous sommes obligés de nous interroger beaucoup plus profondément sur leur comportement, ce qui suscite peut-être une réflexion plus critique sur soi-même.

Installer délibérément des familles au camp relevait d'un plan soigneusement élaboré. En faisant résider les épouses à Auschwitz, le commandement SS voulait en premier lieu résoudre deux problèmes majeurs. D'abord assurer la cohésion et la postérité de la « souche » SS ; ensuite empêcher que les SS aient des rapports sexuels

* Historienne et politologue, Université de Berne (Suisse).

avec des femmes non aryennes, ce qui était courant dans toutes les unités SS malgré l'interdiction formelle⁵. En outre, et ceci est la thèse que j'étayerai par les descriptions qui suivent, la présence des proches était tout simplement nécessaire au fonctionnement des installations d'extermination. Les familles créaient en effet un cadre quotidien familial stable et permettaient ainsi de dissiper le malaise que pouvaient inspirer aux hommes leurs activités mortifères⁶.

En décembre 1941, le quartier SS d'Auschwitz comptait quarante-sept maisons dont trente-deux individuelles, où vivaient les familles des dirigeants de la kommandantur et de leurs adjoints. À proximité immédiate de la clôture et des baraquements du nord-ouest du camp d'internement se trouvait la villa du commandant⁷. C'est à lui qu'il appartenait de décider qui, parmi les officiers SS, pouvait faire venir sa famille. Les subalternes étaient autorisés à recevoir la visite de leurs proches dans la cité SS. Les longues listes de permis de séjour répertoriés dans les ordres de service⁸ du régiment et de la kommandantur montrent que les commandants se montraient généreux en la matière⁹. Même quand Auschwitz devenait zone d'épidémie – dans les documents apparaissent continuellement des références au typhus exanthématique, à la malaria, à la dysenterie, à la fièvre typhoïde –, cela n'empêchait pas les visites à la cité SS¹⁰.

Le nombre de familles qui suivirent un SS à Auschwitz augmenta nettement au moment où les exterminations étaient à leur maximum¹¹. Ainsi on peut lire qu'en août 1944 « l'arrivée massive de proches des SS a pris une telle ampleur qu'il est impossible d'accorder de nouveaux permis de séjour¹². »

L'épouse de l'adjudant-chef Wilhelm Boger décrit ainsi les conditions de logement dans la cité SS : « Nous habitons une petite maison individuelle de trois pièces avec cuisine et salle de bain. La maison joignait les terrains du camp, en dehors de la clôture. Je n'avais pas de travail professionnel, je m'occupais du ménage et des enfants. Le loyer n'était pas élevé, les dépenses du ménage non plus¹³. » Tout était fait pour offrir aux familles des SS une vie agréable.

Du point de vue des caractéristiques sociodémographiques, on ne peut guère établir de « type idéal » du SS d'Auschwitz¹⁴. Karin Orth a seulement constaté que les officiers SS appartenaient en majorité à la « jeune génération de la guerre » et provenaient de milieux soit petits-bourgeois, soit d'employés inférieurs ou moyens du privé ou du public. Leur formation correspondait à leur origine sociale ; la plupart avaient en effet été formés aux métiers du commerce ou de l'artisanat avant d'entrer dans la SS. Karin Orth constate : « les SS des camps de concentration n'étaient pas issus de milieux marginaux, mais des couches moyennes de la société de Weimar. C'était la classe qui avait été la plus touchée par la crise économique, politique et sociale, donc qui se sentait la plus menacée de déclin social¹⁵. » Peu d'officiers SS possédaient un diplôme universitaire.

Pour les travaux qui exigeaient une qualification spécifique, on choisissait dans la mesure du possible des hommes qui possédaient les capacités requises. Le poste de délégué du commandant du camp ne demandait pas de formation spéciale¹⁶.

Ils ne postulaient pas pour leur affectation au « travail » dans un camp d'extermination. En règle générale, ils étaient mutés dans un camp de concentration quand l'engagement au front ne leur était plus possible pour des raisons de santé. Mais évidemment, étant membres du parti national-socialiste et de la SS, ils arrivaient avec la mentalité nécessaire pour participer à l'extermination et ne manifestaient guère de résistance. Toutefois, à l'occasion, ils éprouvaient des scrupules moraux en plus du dégoût pour ce qu'ils avaient à faire. À côté de l'entraînement idéologique, la vie et le travail quotidiens étaient organisés de façon à refouler ces réactions autant que possible. Les facteurs décisifs n'étaient pas seulement la formation idéologique, la division du travail et les gains matériels. L'arrivée de la famille était un élément important de la préservation d'un quotidien aussi normal que possible.

On peut lire dans les biographies et dossiers des SS d'Auschwitz que nombre d'entre eux étaient mariés et avaient des enfants. La présence des épouses favorisait la cohésion de la communauté SS. On trouve mention d'invitations, d'invitations réciproques, de fêtes dans le cadre de la cité SS.

Aux réceptions dans la villa du commandant Höss étaient invités les officiers SS du camp, les directeurs des usines qui en dépendaient, les dirigeants de la SS et du parti de la ville d'Auschwitz, accompagnés de leurs épouses¹⁷. Himmler lui-même fit une fois partie des invités, comme le rapporte Höss dans ses notes. « D'une humeur rayonnante, il menait la conversation et se montrait charmant, surtout envers les deux dames, l'épouse du Gauleiter et la mienne ; il discutait de tous les sujets abordés, parlait de l'éducation des enfants, de l'évolution du logement, de peinture et de livres¹⁸. »

Toutefois la présence des femmes créait d'autres problèmes, lorsque surgissaient des intrigues, des liaisons, des écarts extraconjugaux¹⁹.

Pour faire partie de la communauté SS, il fallait être de sang aryen. Les officiers SS devaient produire un arbre généalogique remontant à 1750 qui prouvait leur pureté de race. Les fiancées devaient faire de même pour recevoir du Reichsführer SS l'autorisation de se marier²⁰.

Liebehenschel, commandant à Auschwitz, fut muté à Lublin parce qu'il avait refusé de se séparer de sa fiancée enceinte, Annelies Hüttenmann, à qui on reprochait d'avoir eu une liaison avec un Juif. Il est intéressant de voir que justement ce cas de la fiancée non agréée montre à quel point les compagnes de SS s'identifiaient à l'idéologie SS. Concernant son passé, Annelies Hüttenmann se distancait de « ce type juif » et déclarait : « Tout ce que je veux, c'est donner à l'enfant que je porte le nom de son père, et offrir encore beaucoup d'enfants à cet homme, car nous savons, nous les femmes allemandes, que c'est ça notre rôle essentiel pour soutenir la victoire. » En même temps, elle soulignait auprès des autorités que Richard Bär, le rival de son mari, n'avait pas d'enfant²¹.

La perpétuation de la communauté de souche SS était une raison de favoriser l'installation de familles à Auschwitz. Les SS qui avaient au moins trois enfants mineurs pouvaient demander une allocation à l'administration du camp²². Dans les

dossiers personnels on trouve de nombreux témoignages d'allocations spéciales versées lors d'une naissance²³. Lorsqu'on regarde notamment du côté des hommes directement impliqués dans l'extermination de masse, on s'aperçoit clairement que l'on veut leur faciliter la vie quotidienne et, par une « existence normale », les aider à croire à la normalité de leur tâche.

Höss dépeint les efforts de son épouse pour lui rendre la vie plus agréable. « Ma femme essayait continuellement de m'arracher à cette obsession. En invitant des connaissances de l'extérieur, en relation avec des camarades, elle cherchait à m'ouvrir de nouveau à eux, elle organisait des rencontres à l'extérieur dans le même but, alors qu'elle tenait aussi peu que moi à cette vie mondaine²⁴. »

La présence des familles avait une fonction stabilisante. « J'ai été autorisé à faire venir ma famille, et je l'ai fait, car l'atmosphère du camp me causait un malaise extrême », rapporte par exemple Wilhelm Boger, qui d'après ses propres déclarations avait eu trois dépressions nerveuses en un an et demi²⁵. De même, l'épouse du Dr Hans Delmotte qui avait souffert de dépression après avoir procédé aux sélections à la rampe²⁶, vint s'installer à Auschwitz à la demande du médecin du régiment Wirths²⁷. D'après Lifton, Delmotte serait devenu nettement plus calme grâce à la « disponibilité sexuelle » de son épouse pourtant décrite comme frigide²⁸.

C'est certainement suite à son expérience personnelle que le médecin du régiment Eduard Wirths attachait de l'importance à l'arrivée de la famille. Son exemple montre l'influence de la présence de l'épouse sur l'« équilibre mental ». « Vraiment, mon chou, quand toi et les enfants étiez ici, la guerre n'existait pas. », écrit-il à son épouse dans une de ses longues lettres passionnées après qu'elle eut quitté Auschwitz en octobre 1944²⁹. D'après Gudrun Schwarz, cette déclaration permet l'interprétation suivante : « À Auschwitz, Madame Wirths protégeait son mari de lui-même et il la protégeait de la guerre. Quand elle était chez elle, il ne pouvait plus la protéger des bombes et elle ne pouvait plus le protéger d'Auschwitz³⁰. »

La veuve de Wirths expliqua qu'« elle voulait toujours s'en aller, quand elle voyait à quel point les sélections tourmentaient son mari, mais [qu']elle restait, parce qu'un ami proche lui avait fait comprendre que sa présence était essentielle si elle voulait sauver son mari. » Lifton commente ainsi la relation de Wirths à sa famille : « Quand il était entouré par l'amour de sa famille, Wirths pouvait ignorer qu'il tuait. Grâce à cet 'amour familial' il a été à même d'accomplir jusqu'au bout son œuvre de mort³¹. »

L'importance de l'amour familial ressort tout particulièrement du cas de Franz Stangl, le commandant de Treblinka. À la question de savoir sur quoi il s'était appuyé dans toute cette horreur, il répondit : « Je ne sais pas. Peut-être ma femme. Peut-être l'amour pour ma femme³². » Et sa femme elle-même devait admettre après coup : « Je crois que si j'avais mis Paul [elle l'appelait Paul et non pas Franz] en demeure de choisir entre Treblinka et moi, finalement, oui, c'est moi qu'il aurait choisi³³. »

De nombreux témoignages prouvent que des hommes qui exterminaient des millions de personnes étaient souvent des pères de famille aimants. À l'occasion, ils

ne pouvaient faire abstraction de leur rôle de père pendant leur travail :

Quand j'étais ainsi dehors la nuit, aux transports, aux chambres à gaz, aux feux, je devais souvent penser à ma femme et aux enfants, mais sans les mettre en rapport avec ce qui se passait. Ceux qui travaillent aux crématoires ou sont de service à l'extérieur et qui sont mariés, je les ai souvent entendu dire : quand on voyait entrer des femmes avec des enfants dans les chambres à gaz, on ne pouvait s'empêcher de penser à sa propre famille³⁴.

La fonction stabilisante des femmes était soulignée non seulement dans la pratique mais aussi dans des discours et des textes officiels. Comme le montre l'analyse de Weyrather des cérémonies lors de la fête des mères de 1939 à 1944, on s'adressait aux épouses et aux mères comme étant la « motivation la plus profonde » pour la « dure volonté » des hommes combattant à la guerre³⁵.

Puisque les familles avaient tant d'importance comme source de force pour les SS, on veillait à procurer aux épouses toutes sortes de facilités et d'agréments pour qu'elles et leurs enfants se sentent bien à Auschwitz. Dans tous les foyers, des détenus étaient chargés du ménage et du jardin³⁶. Pour les détenus l'affectation au service d'une famille pouvait être un avantage, les épouses étaient souvent aimables et généreuses. Mais s'ils leur déplaisaient pour une raison ou pour une autre, la punition pouvait aller jusqu'à la mort³⁷.

Les épouses se déplaçaient à l'intérieur du camp dans le cadre de leurs activités quotidiennes. Un exemple : « Je suis entrée dans le camp quand j'allais chez le coiffeur ou quand je faisais faire une retouche à l'atelier de couture. [...] Je suis allée aussi chez le dentiste ou chez le médecin. Nos médecins étaient le Dr Wirths ou le Dr Clauberg³⁸. » En dehors des maisons d'habitation, faisaient partie du quartier SS la maison des Waffen-SS, le mess, une école et un jardin d'enfants, une épicerie, un café et un abattoir provisoire³⁹.

Il est évident que la famille du commandant Höss se sentait bien à Auschwitz. Elle continua à habiter la grande maison qu'on appelait la Villa Höss longtemps après que Höss eut cessé d'être commandant⁴⁰. Höss dit à ce propos :

Oui, ma famille était bien. Tous les souhaits que ma femme, mes enfants exprimaient s'accomplissaient. Les enfants avaient une vie libre, sans contraintes. Ma femme avait son paradis floral. Les détenus faisaient tout pour être agréables à ma femme et à mes enfants, pour leur faire plaisir. [...] Les enfants étaient particulièrement attachés aux jardiniers. Nous aimions tous dans la famille le travail dans la nature, surtout les animaux. Tous les dimanches nous partions en voiture dans les champs, nous visitions des étables, des chenils. Nous tenions spécialement à nos deux chevaux et au

poulain. Au jardin les enfants avaient toujours des bêtes que les détenus amenaient. Tortues, martres, chats, lézards, il y avait toujours quelque chose de nouveau, d'intéressant. Ou ils barboyaient en été dans la pataugeoire du jardin ou dans la Sola. Leur grande joie, c'était quand papa se baignait avec eux. Mais il n'avait guère de temps pour les distractions des enfants. Je regrette bien aujourd'hui de n'avoir pas consacré plus de temps à ma famille. Je croyais toujours que mon devoir était constamment le service. Cette conscience exagérée du devoir m'a rendu la vie encore plus difficile qu'elle n'était déjà dans les faits. Ma femme m'a souvent grondé : ne pense pas tout le temps au service, pense aussi à ta famille. Mais que savait-elle, ma femme des choses qui m'accablaient – elle ne l'a jamais éprouvé⁴¹.

Les femmes n'étaient tout de même pas sans rien savoir de ce qui se passait à Birkenau. Elles habitaient trop près du camp, elles voyaient chaque jour des détenus affamés et exténués partir au travail, elles ne pouvaient ignorer l'odeur des crématoires⁴². Mais les nombreux privilèges dont elles jouissaient dans la cité SS leur faisaient fermer les yeux sur la terrible vérité⁴³. Leur programme de loisirs était attrayant, les conditions matérielles étaient meilleures que nulle part ailleurs ; elles n'avaient aucun souci du ménage puisqu'un personnel obligatoirement zélé était à leur disposition. « Elles jouissaient de l'exclusivité, du confort, du luxe. [...] Pour beaucoup d'entre elles, pareil style de vie eût été inaccessible en toute autre circonstance⁴⁴. »

Les SS eux-mêmes reconnaissent qu'on vivait bien à Auschwitz, compte tenu de la guerre et que l'existence y était bien plus sûre et bien plus confortable qu'au front⁴⁵.

Aux enfants aussi la vie dans la cité SS offrait des distractions. Ils pouvaient faire du sport, voir des films comme *Le chat botté* au mess⁴⁶. Ils étaient invités avec leurs mères aux fêtes du solstice d'hiver⁴⁷. Le cours de gymnastique était spécialement recommandé par le commandant « à toutes les mères qui aiment leur enfant et veulent le maintenir en bonne santé ». « La gymnastique infantine vise une amélioration générale de l'état du corps et prévient de graves maladies du système osseux et des organes de la motricité. [...] Les enfants deviennent plus résistants et sont protégés de beaucoup de maladies infectieuses⁴⁸. »

En décembre, on offrait aux familles des chandeliers, des assiettes de friandises, du gibier gratuit pour la fête du solstice⁴⁹. Bien que cette fête d'origine germanique et païenne fût censée remplacer les fêtes chrétiennes⁵⁰, la kommandantur veillait à ce qu'il y ait un arbre de Noël dans chaque famille. Le responsable de la répartition des arbres de Noël n'était pas n'importe quel SS mais le capitaine Aumeier, qui, en tant que représentant du commandant du camp, était directement concerné par l'extermination⁵¹.

Les enfants des SS trouvaient tout naturel de circuler dans le camp des détenus, bien que cela leur fût en principe interdit⁵². Le commandant Höss remarqua que des

enfants marchaient le long de colonnes de détenus qui quittaient le camp ou y rentraient, ce qui pouvait être un danger pour eux ; en effet, les gardiens n'hésitaient pas à tirer si un détenu tentait de s'enfuir. « En outre », écrit Höss, « s'approcher ainsi des détenus représente un tel préjudice moral pour les enfants que c'est irresponsable de la part des parents de ne pas l'empêcher⁵³. »

Pour le représentant du commandant du camp Schwarzhuber, qui fut un des premiers à habiter la cité SS, la présence de son fils dans le camp n'était pas un problème. Le garçon de six ans y était souvent et allait retrouver son père sur son « lieu de travail ». Une fois il disparut, et on le chercha fiévreusement dans le camp. Après, le garçon portait une pancarte accrochée au cou quand il allait dans le camp : « Il est inscrit sur la pancarte qu'il est le fils du représentant du commandant du camp Schwarzhuber pour qu'ils ne l'attrapent pas pour le fourrer dans la chambre à gaz⁵⁴. »

Franz Hössler élevait ses enfants autrement. Commandant du camp des femmes de Birkenau et chef du commando spécial des fosses de crémation, il fut aussi parmi les premiers à faire venir femme et enfants à Auschwitz⁵⁵. La famille y vécut jusqu'à l'évacuation du camp. Hössler et sa femme essayaient d'empêcher que les enfants perçoivent quoi que ce soit du camp. Une fois alors que le détenu Arthur Rablin les emmenait en promenade, les enfants ont vu des détenus se faire battre au travail. Sans doute en ont-ils parlé à la maison. Madame Hössler l'a reproché à Arthur Rablin. Ce n'était pas le fait que des détenus soient maltraités qui dérangeait Madame Hössler, mais le fait que ses enfants soient confrontés à cette violence⁵⁶.

Lorsqu'on inclut le quotidien et la vie de famille des SS dans l'analyse de leurs actes, on peut tout d'abord s'étonner que ces hommes puissent tuer alors qu'ils étaient des époux et des pères aimants. En y regardant de plus près, on arrive toutefois à la conclusion qu'il ne faut pas penser : « Ils tuaient bien qu'ils fussent de bons pères de famille », mais au contraire « justement parce qu'ils avaient leur famille pour les maintenir en équilibre. » La présence des proches était une condition préalable au fonctionnement d'Auschwitz.

Traduit de l'allemand par Annette Gérard

NOTES

- ¹ Robert Jay Lifton, *Ärzte im Dritten Reich*, Stuttgart, Klett Cotta, 1983, p. 3.
- ² Franciszek Piper, in *Inmitten des grauenhaften Verbrechens. Handschriften von Mitgliedern des Sonderkommandos*, Oswiecim, 1996, p. 16-24; Wolfgang Benz, *Die Dimension des Völkermordes. Die Zahl der jüdischen Opfer des Nationalsozialismus*, München, Oldenbourg, 1991, p. 67.
- ³ Dan Diner, *Ist der Nationalsozialismus Geschichte? Zu Historisierung und Historikerstreit*, Francfort/Main, Fischer, 1993, p. 67.
- ⁴ Hannah Arendt, *Eichmann in Jerusalem. Ein Bericht von der Banalität des Bösen* [1964], Munich, Piper, 1999.
- ⁵ Gudrun Schwarz, *Eine Frau an seiner Seite. Ehefrauen in der 'SS-Sippengemeinschaft'*, Hamburg, Hamburger Verlag, 1997, p. 187.
- ⁶ *Ibid.*, p. 169.
- ⁷ *Ibid.*, p. 117f.
- ⁸ *Standort- und Kommandanturbefehle des Konzentrationslagers Auschwitz 1940-1945*. Édition établie par Norbert Frei, Thomas Grotum, Jan Parcer, Sybille Steinbacher et Bernd C. Wagner, Institut für Zeitgeschichte, Munich, 2000.
- ⁹ Standortbefehle StB 9/43, 10.4.1943; StB 11/43, 13.4.1943; StB 16/43, 22.4.1943; Kommandanturbefehle KB 18/43; 23.5.1943; KB 20/43, 29.5.1943; KB 21/43, 3.6.1943; KB 22/43, 4.6.1943; KB 23/43, 7.6.1943; KB 24/43, 9.6.1943; KB 25/43, 11.6.1943; KB 26/43, 24.6.1943; KB 27/43, 29.6.1943; KB 28/43, 30.6.1943; StB 24/43, 8.7.1943; StB 25/43, 12.7.1943; StB 26/43, 16.7.1943; StB 29/43, 22.7.1943; StB 30/43, 27.7.1943; StB 31/43, 6.8.1943; StB 32/43, 13.8.1943; StB 33/43, 21.8.1943; StB 35/43, 30.8.1943; StB 36/43, 1.9.1943; StB 39/43, 15.9.1943; StB 40/43, 18.9.1943; StB 41/43, 24.9.1943; StB 42/43, 25.9.1943; StB 43/43, 1.10.1943; StB 45/43, 8.10.1943; StB 46/43, 14.10.1943; StB 47/43, 21.10.1943; StB 48/43, 2.11.1943; StB 51/43, 16.11.1943; StB 52/43, 20.11.1943. Après cette date, les demandes de séjour ont toujours dû être faites auprès du commandant, mais les autorisations n'ont plus été répertoriées. StB 54/43, 1.12.1943.
- ¹⁰ Sur les épidémies à Auschwitz cf. *Standort- und Kommandanturbefehle*, op. cit., p. ii (note 10).
- ¹¹ Sybille Steinbacher, *'Musterstadt' Auschwitz. Germanisierungspolitik und Judenmord in Ostoberschlesien*. Munich, Karl G. Saur Verlag, 2000, p. 186.
- ¹² StB 22/44, 18.08.1944.
- ¹³ Interrogatoire de M. Boger, épouse de Wilhelm Boger, Stuttgart 27.10.1958, Zentrale Stelle der Landesjustizverwaltungen Ludwigsburg (ZSL), IV 402, AR-Z 37-58, Sb. 2., Bl. 209.
- ¹⁴ Aleksander Lasik, « Die SS-Besatzung des KL Auschwitz », in Waclaw Dlugoborski, Franciszek Piper (dir.), *Auschwitz 1940-1945. Studien zur Geschichte des Konzentrations- und Vernichtungslagers Auschwitz*, Oswiecim, 1999, tome 1, p. 356-378.
- ¹⁵ Karin Orth, *Die Konzentrationslager-SS. Sozialstrukturelle Analysen und biographische Studien*, Göttingen, Wallstein, 2000, p. 87-89.
- ¹⁶ Aleksander Lasik, « Die SS-Besatzung des KL Auschwitz », op. cit., p. 363.
- ¹⁷ Interrogatoire de H. Bischof, Francfort, 9 décembre 1961, ZSL, IV 402, AR-Z 37-58, Sb.58, Bl.10751.
- ¹⁸ Rudolf Höss, *Kommandant in Auschwitz. Autobiographische Aufzeichnungen des Rudolf Höss*, édité par Martin Broszat, p. 277 sq.
- ¹⁹ Pour ne citer qu'un exemple : « On m'a raconté que l'adjudant-chef, ou sergent Zitzmann, avait cherché à avoir une liaison avec la femme d'un autre SS. L'autre aurait tiré sur Zitzmann et l'aurait atteint au genou. » Déposition de Heinrich Bischoff, Essen, 21 juillet 1959, ZSL, IV 402, AR-Z 37-58, Sb.10, Bl.1565. Pour d'autres exemples, cf. Gudrun Schwarz, *Eine Frau an seiner Seite*, op. cit.
- ²⁰ Richard Breitman, *Der Architekt der 'Endlösung'. Himmler und die Vernichtung der europäischen Juden*, Paderborn, Munich, Vienne, Schöningh, 1996, p. 49.
- ²¹ Cf. Archives fédérales Berlin Barch, SSO 260A, dossier Arthur Liebehenschel, Beweismittel, 1. Frankfurter Auschwitz-Prozess, Institut für Zeitgeschichte, Munich IfZ, Gf. 03.16/2, p. 317-319; Karin Orth, *Die Konzentrationslager-SS*, op. cit., p. 243-245.
- ²² KB 1/41, 25 mars 1941.
- ²³ Cf. par exemple Barch, SSO 141, dossier Hans Delmotte, SSO 206A, dossier Josef Kramer, SSO 123B, dossier Johann Schwarzhuber.

- ²⁴ Rudolf Höss, *Kommandant in Auschwitz...*, op. cit., p. 145.
- ²⁵ Interrogatoire de Wilhelm Boger, Stuttgart, 13 et 14 octobre 1958, ZSL, IV402, AR-Z 37-58, Sb.2, Bl. 105.
- ²⁶ Hermann Langbein, *Menschen in Auschwitz*, Vienne Munich, Europaverlag, 1995, p. 530sq.
- ²⁷ Gudrun Schwarz, *Eine Frau an seiner Seite*, op. cit., p. 130.
- ²⁸ Robert Jay Lifton, *Ärzte im Dritten Reich*, op. cit., p. 359.
- ²⁹ *Ibid.*, p. 467.
- ³⁰ Gudrun Schwarz, *Eine Frau an seiner Seite*, op. cit., p. 121.
- ³¹ Robert Jay Lifton, *Ärzte im Dritten Reich*, op. cit., p. 467; Barch SSO 251 B. Dossier Eduard Wirths.
- ³² Gitta Sereny, *Am Abgrund. Eine Gewissensforschung. Gespräche mit Franz Stangl, Kommandant von Treblinka, und anderen*, Francfort/Main, Berlin, Ullstein, 1980, p. 233.
- ³³ *Ibid.*, p. 396.
- ³⁴ Rudolf Höss, *Kommandant in Auschwitz...*, op. cit., p. 200 sq.
- ³⁵ Irmgard Weyrather, *Muttertag und Mutterkreuz. Der Kult um die 'deutsche Mutter' im Nationalsozialismus*, Francfort/Main, Fischer, 1993, p. 162-205.
- ³⁶ Interrogatoire de M. Boger, Stuttgart, 27 octobre 1958, ZSL, IV 402, AR-Z 37-58, Sb.2, Bl.209; interrogatoire de H. Bischof, Francfort, 9 décembre 1961, ZSL, IV 402, AR-Z 37-58, Sb.58, Bl.10746. Les détenus ne recevaient pas de salaire, mais les familles payaient une redevance mensuelle de 25 Reichsmark par détenu à leur service. Le WVHA veillait à attribuer un détenu par priorité aux familles nombreuses. StB 22/43, 3 juin 1943.
- ³⁷ Des détenus décrivent leurs impressions des ménages SS dans Gudrun Schwarz, *Eine Frau an seiner Seite*, op. cit., p. 130-169; cf. aussi Hermann Langbein, *Menschen in Auschwitz*, op. cit., p. 675-678; déclaration de Stanislas Dubiel, in Jadwiga Bezwikska, Danuta Czech, *KL Auschwitz in den Augen der SS. Höss, Broad, Kremer, Katowice*, 1981, p. 287-292. Höss décrit longuement les « abeilles de la Bible », les femmes Témoins de Jehovah, qui travaillaient chez lui (op. cit., p. 174 sq).
- ³⁸ Interrogatoire de H. Bischof, Francfort, 09 décembre 1961, ZSL, IV 402, AR-Z 37-58, Bl.10746. Les ateliers de couture et de cordonnerie ont été créés pour les besoins des familles des SS. KB 08.10.1942; StB 55/43, 15.12.1943.
- ³⁹ Gudrun Schwarz, *Eine Frau an seiner Seite*, op. cit., p. 117 sq.
- ⁴⁰ Interrogatoire de Richard Baer, Francfort, 10 octobre 1961, ZSL, IV 402, AR-Z 37-58, Sb.55, Bl.102254.
- ⁴¹ Rudolf Höss, *Kommandant in Auschwitz...*, op. cit., p. 201 sq.
- ⁴² « Tout le monde était au courant des chambres à gaz de Birkenau [...]. Nous ne pouvions pas ouvrir les fenêtres chez nous, tellement l'odeur de chair humaine brûlée était insupportable. » Interrogatoire de Frank Z., Nördlingen, 18 mai 1961, ZSL, IV 402, AR-Z 37-58, Sb.49, Bl. 8844. La même chose ressort des interrogatoires de Friedrich A., Mönchen-Gladbach, 16 décembre 1960, Oswald Kaduk, Francfort, 1^{er} septembre 1961 et autres.
- ⁴³ Cf. l'interrogatoire de M. Boger, Stuttgart, 27 octobre 1958 (ZSL, IV 402, AR-Z 37-58, Sb. 2, Bl. 206-213) et de H. Bischof, Francfort, 09 décembre 1961 (ZSL, IV 402, AR-Z 37-58, Sb. 58, Bl. 10744-10752).
- ⁴⁴ Gudrun Schwarz, *Eine Frau an seiner Seite*, op. cit., p. 169.
- ⁴⁵ Interrogatoire de H. Bischof, Francfort, 09 décembre 1961 (ZSL, IV 402, AR-Z 37-58, Sb. 58, Bl. 10750).
- ⁴⁶ StB 52/43, 20.11.1943.
- ⁴⁷ StB 54/43, 01.12.1943, StB 30/44, 11.12.1944.
- ⁴⁸ StB 14/44, 08.05.1944.
- ⁴⁹ StB 34/41; 18.12.1941; RS, 07.12.1943; StB 05.12.1944; StB 30/44, 11.12.1944.
- ⁵⁰ Bernd Wegner, *Hitlers politische Soldaten: die Waffen-SS 1933-1934*, 5^e édition, Paderborn, Schöningh, 1997, p. 50-54; Heinz Höhne, *Der Orden unter dem Totenkopf. Die Geschichte der SS*, Gütersloh, Mohn, 1967, p. 146-148.
- ⁵¹ StB 35/42, 21.12.1942, StB 54/43, 01.12.1943; StB 55/43, 15.12.1943.
- ⁵² KB 20/43, 28.05.1943.
- ⁵³ StB 25/43, 12.07.1943.
- ⁵⁴ Stefan Baretzki, in Hermann Langbein, *Der Auschwitz-Prozess. Eine Dokumentation*, Francfort/Main, Büchergilde Gutenberg, 1995, p. 298.
- ⁵⁵ En 1944 les enfants avaient 7, 5 et 2 ans. La famille Hössler habitait le quartier SS, maison n° 71. Barch,

SSO 105A, dossier Franz Hössler.

⁵⁶ Hermann Langbein, *Menschen in Auschwitz*, *op. cit.*, p. 676 *sq*; Gudrun Schwarz, *Eine Frau an seiner Seite*, *op. cit.*, p. 218 *sq*.